Gilly Macmillan

La bibliothèque SECRÈTE

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Axelle Demoulin et Nicolas Ancion

Flammarion Québec

Couverture
Design : Hachette Fictions studio
Illustration : Nicolas Carmine
Éléments graphiques : Shutterstock

Intérieur
Composition et conversion numérique : Nord Compo

Titre original : *THE BURNING LIBRARY*
Publié pour la première fois en Grande-Bretagne en 2025 par Baskerville, une marque de John Murray (Publishers).

© 2025, Gilly Macmillan
© 2026, Hachette Fictions, pour la traduction en langue française
© 2026, Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, pour l'édition canadienne

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-461-8
ISBN (PDF) : 978-2-89811-462-5
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-463-2

Dépôt légal : 2e trimestre 2026

flammarionquebec.com

Imprimé au Canada

Pour Rose, Max et Louis

PROLOGUE

LOCH MOIDART,
HÉBRIDES OCCIDENTALES, ÉCOSSE

L'orage prit fin et un double arc-en-ciel apparut au-dessus du loch. Eleanor Bruton remarqua que le kayak et la tente avaient disparu. Elle se sentit mal à l'aise.

Elle les avait observés pendant deux jours et deux nuits : le kayak tandem rouge tiré sur la plage devant les ruines du château, les deux occupantes et le petit dôme en nylon bleu sous lequel elles avaient dormi.

Les femmes avaient l'air jeunes, en bonne forme et expérimentées. Elles portaient un short et une polaire, leurs cheveux étaient attachés en queue-de-cheval, et elles avaient étendu leurs combinaisons de plongée sur leur embarcation pour les faire sécher. Elles avaient passé leur temps à randonner et à explorer le château.

Avant l'orage, il avait fait beau pratiquement tout le temps. Le matin et en début de soirée, pendant qu'elles cuisinaient sur leurs petits réchauds de camping, les deux femmes s'étaient parfois approchées du bord de l'eau pour regarder de l'autre côté du loch, en direction de la maison d'Eleanor. Chaque fois, elle avait abaissé ses jumelles et s'était éloignée de la fenêtre, le cœur battant.

Leur comportement n'avait rien d'inhabituel. La plupart des campeurs qui arrivaient sur la plage isolée sous le château jetaient des coups d'œil au cottage en pierre, en se demandant sans doute qui habitait dans cette maison nichée entre les chênes, les bruyères et les sous-bois moussus, juste au-dessus du rivage. Cependant, quelque chose chez ces deux vacancières éveillait la méfiance d'Eleanor.

Maintenant, la seule trace de leur passage était une légère dépression dans le sable marquant l'emplacement du kayak et de la tente, que la marée effacerait bientôt.

Le crépuscule tombait, mais la lumière était encore suffisante. Elle scruta une dernière fois la grève à travers ses jumelles, puis le loch, lisse par endroits, agité à d'autres, à cause des courants puissants sous la surface. Comme l'une de ses extrémités était ouverte sur la mer, il était soumis à l'influence des marées.

Elle n'aperçut pas de kayak rouge, ni de femmes, juste un pygargue à tête blanche dont les serres dégoulinaient parce qu'il venait d'attraper un poisson. Elle suivit son vol jusqu'à ce qu'il disparaisse, puis abaissa ses jumelles et se demanda si sa nervosité était justifiée. Elle ne pouvait pas gâcher une soirée de travail en surréagissant. Elle avait trop souvent commis cette erreur, et perdu ainsi un temps précieux.

Elle essaya d'analyser objectivement son malaise, pour déterminer si c'était juste son imagination – de plus en plus débridée ces derniers temps – qui lui jouait des tours, ou si elle avait vraiment été témoin de quelque chose d'inquiétant. Elle avait du mal à trancher, et elle décida qu'elle s'était suffisamment laissée aller en conjectures et qu'elle devait se ressaisir. Elle avait du travail.

Elle rangea ses jumelles et se tourna vers sa table de cuisine. Une pièce de broderie ancienne était soigneusement étalée devant elle, déchirée sur tout un côté.

Le tissu était posé au milieu d'un joyeux désordre : des papiers imprimés, des notes prises à la main, des ouvrages de référence illustrés, des recueils de poésie, des livres consacrés au symbolisme et aux blasons, ainsi que plusieurs dictionnaires de langues étrangères.

Les notes ne resteraient pas là longtemps. Chaque soir, elle brûlait le résultat de ses recherches. La cheminée était déjà remplie de plusieurs pages froissées au cours de la journée. C'était devenu un rituel qu'elle trouvait réjouissant :

contempler son écriture dévorée par les flammes. Que la journée ait été frustrante ou fructueuse, elle était fascinée et apaisée par cette flambée du soir, par les bords des pages qui se recroquevillaient en brûlant, par leur forme qu'elles gardaient encore quelques instants après avoir été transformées en cendres, avant de s'effriter à tout jamais.

Elle devait les brûler. Elle ne devait laisser aucune trace de ses travaux. Les découvertes utiles qu'elle avait consignées jusqu'ici étaient réservées à ses sœurs et à elle : elle avait pris soin de coder et de cacher tous ses résultats.

Elle toucha la broche épinglée sur son chemisier : une roue cloutée en or et en émail, qui symbolisait la cause pour laquelle elle avait tout sacrifié.

Quelque part, dans l'un de ces livres ou dans sa mémoire encyclopédique, se nichaient les dernières pièces dont elle avait besoin, les réponses qui permettraient de déchiffrer l'énigme contenue dans ce fragment de broderie. Elle sentait au plus profond de son être qu'elle était à deux doigts de trouver ce qu'elle cherchait.

La découverte serait tranquillement révolutionnaire.

Elle alluma une lampe loupe et examina la broderie à travers le verre grossissant. Les fils lui apparurent individuellement avec netteté. Quoique n'étant pas de nature rêveuse, elle ressentait une étrange connexion à travers les siècles avec la personne qui avait réalisé cette broderie. Très probablement une femme.

Eleanor était convaincue que la solidarité féminine était une puissance magnifique : elle ne se contentait pas de tisser des liens latéralement, entre des femmes qui vivaient à la même époque ; ses racines plongeaient aussi en profondeur, établissant une filiation avec les sœurs du passé. Les femmes devaient à tout prix se soutenir mutuellement. C'était juste dommage que toutes ne soient pas d'accord sur la façon de le faire.

Eleanor était tellement absorbée par le fragment et tout ce qu'il signifiait pour elle qu'elle ne les entendit pas arriver.

La porte du cottage céda au premier coup de pied. Avant qu'elle ait pu se lever, une des femmes frappa l'arrière de la tête d'Eleanor avec une pierre. Elle tomba au sol, du sang s'écoula de sa blessure et elle perdit connaissance.

Les derniers mots qu'elle entendit furent murmurés près de son oreille :

— Tu n'aurais pas dû prendre ce qui ne t'appartient pas.

À : Elly Gibbs
De : Adam White
Objet : Communiqué de presse d'Anya Brown : prochaines étapes
Date : 15 février 2024

Elly,

Le texte final (en pièce jointe) vient d'être approuvé par Anya et sa directrice de thèse, Alice Trevelyan (professeure d'études de manuscrits). C'est une annonce formidable pour nous, et qui aura un retentissement considérable. Nous aimerions lui donner un maximum de visibilité et ce serait bien que nous discutions ensemble de la stratégie marketing, des visuels, et d'éventuels partenariats.

Je pense que pour commencer nous devrions l'envoyer à tous les médias afin que l'annonce coïncide avec une campagne sur les réseaux sociaux. Serais-tu disponible pour un Zoom ou un appel téléphonique afin d'en discuter ?

Bien à toi,
Adam
Adam White
Service de presse, Université d'Oxford

_____

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

UNE PALÉOGRAPHE D'OXFORD DÉCHIFFRE UNE LANGUE OUBLIÉE

La Dre Anya Brown, vingt-six ans, de l'Université d'Oxford, a résolu un mystère très ancien dans le cadre de ses études de

doctorat, en découvrant la clé permettant de déchiffrer un manuscrit cryptique, connu sous le nom de Folio 9, qui tenait en échec certains des plus grands cerveaux du monde.

La directrice de thèse de la Dre Brown, la professeure Alice Trevelyan, du Hartland College, a déclaré : « La découverte d'Anya est tout simplement extraordinaire. C'est une avancée passionnante et Anya est un jeune talent exceptionnel. »

Le Folio 9 a été découvert il y a deux ans dans la bibliothèque du Hartland College et mis à disposition en ligne. Depuis, de nombreux cryptographes, linguistes et paléographes de renom ont tenté de le déchiffrer. Aucun n'y était parvenu jusqu'à maintenant.

Pour plus d'informations, prière de contacter Adam White au service de presse de l'université.

1.

Anya

Le communiqué de presse m'a stressée. Ça semble fou de l'admettre maintenant, après tout ce qui s'est passé, mais c'est la stricte vérité. Je n'ai jamais aimé me retrouver au centre de l'attention. Des années d'études solitaires dans les bibliothèques et les archives ont stimulé mon cerveau, mais cet environnement douillet a également permis à mon caractère introverti de se renforcer.

En outre, j'avais une bonne raison de me sentir honteuse. Quand j'en ai parlé à Sid, il m'a répondu avec calme, évidemment. Il a décrété que je souffrais du syndrome de l'imposteur, comme toujours, et que je devais au contraire être fière de ce que j'avais accompli. Point final. Ça m'a plu qu'il se montre aussi concis et bienveillant. J'ai adoré son sang-froid. Il faut dire que j'adorais tout chez lui.

Ma mère a été un peu plus bavarde. Pendant un appel vidéo de l'hôpital où elle avait été admise après une séance de chimio particulièrement difficile, malgré ses traits tirés, elle n'a pas mâché ses mots.

— Si ton père ne t'avait pas rejetée, tu ne ressentirais pas ce genre de chose. C'est sa faute si tu ne parviens pas à savourer ton succès. Ne le laisse pas gagner. Ce que tu as accompli est un exploit incroyable.

Les yeux brillants, elle a versé des larmes de fierté, ravie que cette réussite soit aussi une vengeance contre l'homme qui nous a abandonnées toutes les deux dès qu'elle est tombée enceinte de moi.

L'aide-soignante de ma mère, Viv, lui a délicatement pris le téléphone des mains et m'a informée que ma mère

s'était arrangée pour que tout le monde dans l'hôpital soit au courant de ce que j'avais accompli.

— Nous sommes toutes les deux très fières de toi, a-t-elle conclu.

La professeure Trevelyan s'est montrée enthousiaste et pragmatique. Fidèle à elle-même.

— Le communiqué de presse est formidable. Tu le mérites, et tu devrais être ravie. Je connais beaucoup de chercheurs qui tueraient pour être l'objet de ce genre d'attention.

Son approbation comptait beaucoup pour moi parce qu'elle était ma directrice de thèse, et que, même après trois ans de collaboration avec elle, j'étais encore un peu stressée en sa présence. Elle avait par moments des allures de faucon, une sorte de vision laser et des serres tranchantes, élégamment dissimulées, non sous des plumes, mais sous de la soie et du cachemire. Je dois avouer que j'ai eu un béguin professionnel pour elle. Comme tous ceux qui ont eu l'occasion de travailler avec elle.

J'étais consciente d'avoir beaucoup de chance d'être aussi bien entourée et soutenue. Même si j'avais encore des doutes, j'ai fait comme si j'étais enchantée par les articles et les interviews qui ont suivi. La plupart du temps, ce n'était pas trop difficile parce qu'ils étaient surtout consacrés au Folio 9 et non pas à ma petite personne, à une exception près : « Alors que sa traduction du Folio 9 fait les gros titres, Anya Brown vit le rêve de tout universitaire. Les Doc Martens sont-elles devenues un nouveau symbole pour les intellectuelles ? Les Doc Martens ont-elles remplacé les bas bleus ? » Il y avait un nombre incalculable d'erreurs dans cet article. Pour commencer, il aurait fallu m'appeler *Dre* Anya Brown. Il y a certaines choses que même une introvertie comme moi tient à défendre.

— C'est écrit par un homme, évidemment, a souligné ma mère.

Un peu plus tard, elle m'a envoyé une énigme comme elle adorait en inventer :

Quand je sors, je fais grand bruit
Je suis doux, mais je luis
Je pétille, mais j'éblouis
Je garde la tête froide, mais je rosis
Qu'est-ce que je suis ?
Qui *est-ce que je suis ?*

J'ai eu besoin de plusieurs minutes pour décoder son message, comme d'habitude. J'avais un don pour mémoriser les images, mais ma mère adorait les devinettes qui jouaient avec les mots. Elle avait l'esprit très vif : ses énigmes étaient personnalisées et astucieuses. Le « Qu'est-ce que je suis ? » était une coupe de bulles roses, le surnom que nous donnions au prosecco rosé, que nous buvions dès que nous avions un événement à célébrer à la maison. Ma mère en gardait toujours une bouteille au fond du frigo et la sortait avec cérémonie si l'occasion le justifiait. Nous n'avions pas les moyens de nous offrir du vrai champagne, mais le prosecco faisait parfaitement l'affaire. Le « Qui est-ce que je suis ? » par contre m'a donné un peu plus de fil à retordre. Qui se reconnaît immédiatement à travers les yeux d'une autre personne, même s'il s'agit de quelqu'un qu'on aime ? J'ai fini par comprendre que c'était de moi qu'il était question, et j'ai senti tout son amour. « Sois toi-même, me disait-elle souvent, et sois fière. »

La professeure Trevelyan n'aimait pas devoir se répéter, mais je ne parvenais pas à faire taire mes doutes. Je suis retournée la voir et je lui ai avoué :

— Ça me semble injuste, parce que je n'aurais pas pu décrypter le Folio 9 si je n'avais pas une mémoire eidétique.

Avoir une mémoire comme la mienne me semblait être de la triche, parce que je me souvenais de *tout* ce que j'avais vu, dans les moindres détails. J'avais l'impression qu'au lieu d'avoir gagné mes galons, j'avais profité d'un don qui me conférait un avantage déloyal.

Elle a haussé un sourcil et a rétorqué :

— Que ce fût par hasard, ou destinée, ou chance…

Il m'a fallu un moment pour m'apercevoir qu'elle citait Chaucer de manière à me faire comprendre que je ne devais pas minimiser mon succès.

Elle a ajouté :

— Tu n'as pas réussi cet exploit uniquement grâce à ta mémoire exceptionnelle, Anya. Elle t'a été extrêmement utile, personne ne le nie, mais ce sont ton travail acharné et ton talent de chercheuse qui t'ont permis de franchir la ligne d'arrivée. Si tu n'avais pas étudié autant, tu n'aurais pas pu établir les liens nécessaires pour traduire le Folio 9. Posséder une mémoire aussi extraordinaire que la tienne ne diminue en rien ta prouesse. N'y pense plus, Anya. Concentre-toi sur ce qui t'attend. Tu vas être très demandée.

Elle avait raison. Les offres d'emploi se sont mises à pleuvoir. J'étais impressionnée. La plupart provenaient de départements où je rêvais de travailler, dans quelques-unes des meilleures universités et institutions du monde. Cependant, il y avait deux exceptions, et elles étaient très inattendues.

C'est Trevelyan qui était à l'origine de la première. Elle m'a invitée à une réunion chez elle. Quand je suis arrivée, un homme était déjà assis dans la pénombre près de la fenêtre à meneaux qui donnait sur le jardin de l'université et le vitrail de sa chapelle très ancienne. C'était une journée humide et froide. Les bourgeons du magnolia étaient gonflés. Une corneille occupée à picorer la pelouse a déterré un ver qui s'est débattu.

Trevelyan m'a présenté l'homme, et nous a proposé des sablés ainsi que du thé au jasmin qu'elle a servi dans son plus beau service. De la vapeur s'échappait du bec de la théière et humidifiait ses manchettes. J'ai remarqué qu'elle portait un chemisier en soie que je n'avais aperçu qu'aux réceptions officielles.

L'homme était grand et pâle, avec un nez long et étroit et des lunettes sans monture. Son costume était magnifiquement

taillé sur mesure, et il avait élégamment croisé ses longues jambes. Il portait des richelieus fabriqués à la main. J'avais appris à remarquer ce genre de détails depuis mon arrivée à Oxford : des signes de richesse et de puissance.

Il m'a demandé si j'avais déjà envisagé de travailler pour le ministère de la Défense, et j'ai mis un moment à comprendre qu'il était envoyé par le MI5 et me proposait de devenir espionne. Pendant que je réfléchissais à ma réponse, les cloches de la chapelle ont sonné solennellement, et je me suis dit que Trevelyan devait vraiment avoir confiance en mes capacités pour avoir programmé cette rencontre.

J'ai répondu « non merci » à l'inconnu, parce que je ne pouvais pas envisager une vie où je n'aurais pas le droit d'expliquer aux gens ce que je faisais. Ma mère et Sid étaient tout pour moi. Comment aurais-je eu droit à l'existence normale dont je rêvais depuis toujours, si je devais regarder par-dessus mon épaule vingt-quatre heures sur vingt-quatre et ne dormir que d'un œil ?

Ce refus s'est, bien malgré moi, révélé plutôt paradoxal par la suite.

L'autre offre inattendue est venue d'Écosse.

À : Anya Brown
De : Diana Cornish
Objet : Entretien à l'Institut d'études de manuscrits à Saint-Andrews
Date : 20 mars 2024

Chère docteure Brown,

J'espère que cela ne vous dérange pas que je vous contacte spontanément. Je ne me le permettrais pas si je n'étais pas convaincue du bien-fondé de ma proposition.

J'ai lu votre travail sur le Folio 9 et dire que je suis impressionnée serait un euphémisme. Félicitations pour cette réussite exceptionnelle. Un poste très particulier est à pourvoir au sein de notre institut à Saint-Andrews, et nous sommes certaines que vous

conviendriez parfaitement. Nous ne sommes pas un département universitaire ordinaire ; nous sommes fières d'être beaucoup plus que cela.

Je sais que vous avez sans doute déjà reçu de nombreuses marques d'intérêt (et probablement quelques offres avantageuses), mais je vous serais très reconnaissante de prendre le temps de discuter avec moi. Je sais que vous ne le regretterez pas.

J'espère avoir de vos nouvelles.

Salutations chaleureuses,

Professeure Diana Cornish
Institut d'études de manuscrits
Saint-Andrews

Le courriel de Saint-Andrews arrivait pile au bon moment pour m'intriguer.

Je sortais d'un excellent entretien à l'Université Yale, à l'issue duquel on m'avait lourdement laissé entendre que j'allais recevoir une offre de leur part, ce qui était le rêve absolu. La bibliothèque Beinecke de Yale abritait une collection incroyable de textes anciens, dont le manuscrit de Voynich, le texte intraduisible le plus célèbre au monde, et probablement le plus mystérieux. Mais il y avait un hic. Je savais, tout au fond de mon cœur, que même s'ils me faisaient une offre, je ne pourrais pas l'accepter : comment aurais-je pu mettre un océan entre ma mère et moi ? Sa santé se dégradait et aucune de nous deux ne pouvait l'ignorer, même si elle aurait préféré qu'on le fasse. Elle mourait d'envie, évidemment, que je rejoigne l'établissement le plus prestigieux. *Suis tes rêves, Anya. Ne laisse pas passer les occasions pour les autres. Ne laisse pas ce fichu cancer influencer ta décision. Et ne prends jamais de décisions à cause d'un homme !* Je l'écoutais, mais je ne pouvais pas ignorer la réalité. Je savais que si j'allais à Yale, chaque fois que je monterais dans un avion pour les États-Unis, je redouterais de ne plus jamais la revoir.

Et il y avait aussi le fait que j'étais amoureuse de Sid.

J'avais envisagé de rester à Oxford, mais j'y étais déjà depuis sept ans, et la professeure Trevelyan et moi étions d'accord pour penser que l'heure d'un changement était venue. Cambridge m'avait contactée, mais c'était hors de question : je ne mettrais jamais les pieds dans cette ville. Il y avait d'autres excellentes universités au Royaume-Uni, mais Yale me tentait tellement que j'avais du mal à être sincèrement attirée par l'une d'elles. Le courriel de Saint-Andrews, en revanche, était intrigant.

Je l'ai transféré à la professeure Trevelyan pour vérification. Je n'avais jamais entendu parler de cet Institut d'études de manuscrits, ce qui me semblait être une raison suffisante pour me méfier.

Elle m'a répondu immédiatement :

Je ne pense pas que tu aies quoi que ce soit à perdre à rencontrer la professeure Cornish, et tu pourrais avoir beaucoup à y gagner. L'Institut d'études de manuscrits est petit, mais jouit d'une excellente réputation. Cela pourrait être idéal pour toi et la proposition correspond à ta situation personnelle. Même si tu n'es pas intéressée, ça vaut la peine de nouer un contact avec cette professeure.

J'accordais toujours beaucoup d'importance aux conseils de Trevelyan. Elle avait été un soutien incroyable pendant mon doctorat et par la suite, depuis que j'essayais de ne plus embêter ma mère avec mes problèmes. Ma directrice de thèse avait pris le relais. J'ai donc écrit à la professeure Cornish et je lui ai dit que je serais heureuse de la rencontrer à Londres.

Trevelyan m'a fourni un peu plus d'informations au sujet de cet institut. Il était petit, en effet, et n'avait été fondé que cinq ans plus tôt. Peu de gens étaient au courant de son existence, mais parmi ceux qui le connaissaient il jouissait d'un grand respect ; il disposait aussi de financements exceptionnels.

Je me suis lancée dans quelques recherches de mon côté. Le site Internet de l'institut était minimaliste, mais j'ai étudié les photos et les courtes biographies des employées. Je n'en avais rencontré aucune et je ne les avais jamais entendues parler lors de colloques, mais j'avais eu des échos d'une

excellente publication d'une des enseignantes-chercheuses : Karen Lynch. Je n'ai pas trouvé d'évaluation sur les sites où les étudiants notent leurs professeurs, ce qui m'a paru étrange, mais Trevelyan a haussé les épaules.

— Les étudiants ont tendance à laisser des avis quand ils ont quelque chose à critiquer. Peut-être ceux de Saint-Andrews ne trouvent-ils rien à redire.

« Ce doit être le cas », ai-je pensé, contente de laisser Trevelyan décider à ma place, ce qui me paraît à présent d'une naïveté confondante.

La professeure Cornish a organisé un rendez-vous la semaine suivante dans les bureaux du magazine *The Wimpole*, au coin d'une rue pavée et piétonne de Bloomsbury, bordée d'une rangée de maisons géorgiennes. Les élégantes devantures étaient magnifiquement entretenues et les réverbères anciens conféraient au quartier une ambiance un peu irréelle, comme si c'était un plateau de cinéma. La revue occupait toute une maison de cinq étages. Une plaque en cuivre à côté de la porte l'annonçait discrètement. J'étais curieuse de découvrir l'intérieur, car la publication avait plus d'un siècle et était très respectée dans les cercles universitaires spécialisés. Une plaisanterie affirmait qu'elle comptait plus de notes de bas de page que d'abonnés.

J'ai sonné à 11 heures précises. L'intérieur était à la fois raffiné et délabré : deux petits bureaux encombrés au rez-de-chaussée, un escalier dans le couloir étroit qui les séparait. Je suis montée au deuxième étage, comme on me l'avait indiqué. La professeure Cornish est apparue sur le palier au moment où j'arrivais en haut des marches, comme si elle guettait mon arrivée.

— Docteure Brown ?

— Oui. Anya Brown.

Son sourire était chaleureux, et sa poignée de main, ferme. C'était une brune élancée et posée, avec une peau lisse et olivâtre et des yeux vifs. Je lui donnais une bonne trentaine d'années. Ses cheveux longs tombaient sur ses épaules en

boucles douces et brillantes, et elle était élégamment vêtue de noir, à l'exception d'un foulard de soie coloré noué à son cou.

— Diana Cornish. Appelez-moi Diana.

Elle m'a fait entrer dans une pièce d'angle avec des fenêtres sur deux murs, au sud et à l'ouest. Des reliures en cuir du magazine couvrant un siècle entier de publication remplissaient des rangées d'étagères. Nous nous sommes assises dans des fauteuils à haut dossier de chaque côté d'une élégante cheminée à encadrement de marbre sculpté d'une frise de silhouettes bachiques exubérantes. Elle détonnait dans ce décor guindé et cela m'a fait sourire.

Diana Cornish m'a fixée d'un regard perçant.

— J'imagine que, sur le papier, Saint-Andrews n'est sans doute pas votre premier choix pour la suite de votre carrière, mais j'espère vous convaincre de changer d'avis.

Son demi-sourire laissait entendre qu'elle savait quelque chose que j'ignorais.

— Nous recrutons très rarement, parce que nous pouvons nous permettre d'attendre des années pour trouver le candidat adéquat, docteure Brown, et nous pensons qu'il s'agit de vous.

J'ai rougi, ce qui était horriblement gênant, et j'ai balbutié :

— Je vous en prie, appelez-moi Anya.

— Notre institut est inhabituel parce que nous bénéficions d'une importante dotation, qui nous assure une indépendance précieuse et nous permet d'être extrêmement sélectifs quand nous recrutons du personnel et des étudiants. Nous proposons une rémunération très généreuse, ainsi qu'un logement d'exception, mais uniquement aux personnes que nous voulons vraiment. Vous ne trouverez cela nulle part ailleurs.

Elle avait toute mon attention. J'étais aussi fauchée que la grande majorité des doctorants, et les autres universités offraient des postes très tentants, mais leurs salaires étaient généralement bas.

— Votre thèse est remarquable. C'est le genre d'avancée qui ne se produit qu'une fois par génération. Cela fait de vous une candidate idéale à nos yeux. En plus des avantages salariaux, nous voulons vous donner la chance de vous développer à Saint-Andrews. Nous veillerons à ce que votre horaire d'enseignement soit très léger afin que vous puissiez vous concentrer sur vos projets de recherche personnels. Nous vous soutiendrons à cent pour cent, y compris si vous devez voyager. Notre dotation est assez élevée pour que vous ne soyez pas en compétition avec des collègues pour obtenir des financements, et vous ne subirez aucune pression pour publier fréquemment. Nous préférons la qualité à la quantité.

— Puis-je demander qui vous finance ?

— Nos donateurs préfèrent rester anonymes.

Elle m'a adressé un sourire chaleureux.

— D'autres questions ?

— Comment est le logement ?

— C'est un très joli cottage, avec deux chambres, la taille idéale pour une personne, ou pour un couple. Vous avez un compagnon ?

— Mon petit ami termine son doctorat en informatique à Oxford.

— Nous pouvons voir s'il existe des perspectives d'emploi pour lui à l'université, si vous pensez que cela vous conviendrait à tous les deux.

— Je vais lui en parler, ai-je répondu. Ce serait incroyable.

— Tenez-moi au courant.

Elle m'a à nouveau souri.

— Le cottage se trouve face à la mer. Quand on est allongé dans le lit, on entend les vagues. Saint-Andrews est un endroit magique, Anya.

À son expression, on devinait qu'elle aimait vraiment ce lieu. C'était grisant.

— J'ai un dernier point à vous signaler : nos donateurs nous ont informées que si nous vous recrutons, vous et *seulement* vous, ils mettront à disposition une remarquable

collection de manuscrits pour que vous puissiez les étudier. Ces textes sont entre des mains privées depuis plusieurs siècles. Vous pourrez y consacrer votre temps de recherche, *à condition* que vous acceptiez notre offre.

— Ai-je déjà entendu parler de cette collection ?

Elle a secoué négativement la tête.

— J'en doute. Que diriez-vous de venir voir par vous-même ?

L'appât était irrésistible.

— J'aimerais beaucoup.

★

Diana

La professeure Diana Cornish regarda par la fenêtre Anya Brown s'éloigner des bureaux de *The Wimpole* vers Bloomsbury Square. Elle avait son téléphone à la main et semblait à peine prêter attention à la direction qu'elle prenait.

L'entretien s'était bien passé, estima Diana. L'étincelle dans les yeux d'Anya ne laissait aucun doute. Surtout quand il avait été question de la collection de manuscrits. Diana espérait en avoir fait assez pour attirer Anya à Saint-Andrews.

En réalité, l'organisation de cet entretien avait demandé tant de travail qu'un échec n'était pas envisageable.

Elle prit son téléphone et ouvrit un clavardage crypté pour envoyer un message à la professeure Alice Trevelyan à Oxford.

Ça s'est bien passé, je crois. Préviens-moi quand tu auras de ses nouvelles.

Je viens d'en avoir. Elle est super enthousiaste. Bien joué !

Diana laissa échapper un léger soupir de soulagement. Elle avait confiance en ses capacités, mais on ne pouvait jamais être assurée du résultat.

Elle leva les yeux lorsque la rédactrice en chef du magazine entra dans la pièce et la rejoignit à la fenêtre. Elles regardèrent Anya Brown atteindre le bout de la rue et attendre pour traverser.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Alice et moi sommes optimistes.

— Alice a déjà eu de ses nouvelles ?

Diana acquiesça.

— Oui, et c'était très positif.

— C'est bon signe.

La rédactrice en chef s'appelait Charlotte Craven. Ses cheveux argentés étaient coupés au carré et formaient des vagues souples. Elle portait un chandail en cachemire rose pâle ajusté, des bijoux discrets, mais de valeur, et un pantalon magnifiquement coupé. Personne ne savait exactement quel âge elle avait, mais des noms très influents qui remontaient aux années 1970 figuraient parmi ses contacts.

Charlotte avait accès à la fois à des gens puissants et aux coulisses de la ville tout entière. Elle connaissait les personnalités qui comptaient dans le monde de l'art et des antiquités. Quand elle sortait en société, c'était pour être reçue dans les maisons les plus exclusives. Si elle se rendait à une exposition, c'était presque toujours en dehors des heures de visite, sur invitation. On ne l'apercevait en public qu'aux vernissages les plus prestigieux.

En secret, elle était également membre haut placée d'une société de femmes appelée La sororité des Larks. Comme les membres estimaient qu'il était plus sûr de ne pas avoir de lieu de réunion officiel, Charlotte permettait parfois que les affaires se déroulent dans les bureaux du magazine, quand c'était nécessaire.

C'est pour cette raison que l'entretien d'Anya Brown avait eu lieu ici.

— Alors, elle viendra à Saint-Andrews ? demanda Charlotte.

— Je pense.

— Des inquiétudes ?

— Nous devons la rassurer sur le fait qu'elle sera autorisée à prendre un congé si la santé de sa mère se dégrade.

— Bien sûr.

— Et j'ai fait miroiter une embauche pour son petit ami, comme convenu. Anya est assez réservée, mais j'ai l'impression qu'il compte beaucoup pour elle, et Alice est d'accord.

— Nous pouvons exploiter cette relation, mais pouvons-nous réellement lui offrir un emploi ?

— Tout à fait, lui assura Diana. Le chef du département d'informatique de Saint-Andrews a commis une bévue lors d'un congrès. Nous avons une vidéo qu'il ne voudra pas que sa famille voie, je suis sûre qu'il nous trouvera un poste.

— Ce petit ami pourrait-il représenter un danger pour nous ? Au vu de sa spécialité ?

— N'importe qui peut se révéler dangereux pour nous, et nous les surveillerons tous les deux de très près pour nous assurer que ça n'arrive pas. Il existe aussi un scénario idéal où nous pourrions faire appel à ses compétences, en fonction de la façon dont la situation évolue, bien entendu.

— Ce n'est pas faux. Ton optimisme me plaît. Espérons qu'il soit justifié. Nous devrions faire venir Anya à Saint-Andrews dès que possible pour formaliser l'accord.

Diana acquiesça.

Charlotte prit place derrière le bureau.

— J'ai une nouvelle à t'annoncer.

— De quoi s'agit-il ?

Charlotte sourit.

— Eleanor Bruton est morte.

Diana ressentit un afflux d'émotions : du soulagement et de la joie, à l'idée que les Caths aient été assez bêtes pour laisser Eleanor se faire si facilement repérer, mais du regret

aussi : elle n'aurait jamais l'occasion de dire à Eleanor qu'elle était nulle et n'avait aucun talent.

— Ça, c'est une vraie bonne nouvelle, déclara-t-elle.

— Je me doutais que ça te ferait plaisir.

— C'est arrivé quand ?

— La semaine dernière.

— Où était-elle ?

— Sur une île privée dans les Hébrides occidentales.

— Elle avait la broderie ?

— Oui. Tu veux la voir ?

— Bien sûr.

Charlotte sortit une boîte mince du tiroir de son bureau et la tendit à Diana. Elle contenait un fragment fragile de broderie, dont le bord supérieur était déchiré en diagonale. Le morceau restant était décoré de trois médaillons complets, un au centre et les autres en bas à gauche et en bas à droite, qui représentaient le profil de trois femmes différentes. Un médaillon partiel, en haut à droite, ne laissait voir que le cou d'une femme ; sa tête avait été arrachée. Les médaillons étaient entourés de feuillage dense et très détaillé. Une lettre était brodée sous chacun d'eux – une initiale liée aux femmes représentées ? –, insérée dans le feuillage et presque obscurcie par celui-ci. Diana vit aussi une forme d'écu. Héraldique ? Ça pourrait être un indice. Elle plissa les yeux, mais il était impossible de distinguer ce qu'il y avait à l'intérieur ou autour, même s'il lui semblait apercevoir une paire d'ailes. Une partie de ce qui pouvait être le bas d'un second écu était visible juste sous le bord déchiré, presque entièrement effiloché.

Diana laissa échapper un léger sifflement. Cela faisait si longtemps qu'elles essayaient de se procurer cette broderie !

Sa fragilité ne la surprenait pas, mais l'inquiétait. Elle lui rappelait la vulnérabilité des objets qu'elles cherchaient. Si ce fragment était trop endommagé, les Larks ne pourraient peut-être jamais trouver le trésor qu'elles convoitaient depuis de longues années : un ouvrage extrêmement précieux, connu sous le nom de *Livre des merveilles*.

— Elle n'est pas en très bon état, constata-t-elle.

— Je sais, mais ça pourrait être pire.

Diana perçut l'espoir dans la voix de Charlotte, et aussi la détermination. Elles étaient convaincues que la broderie était l'une des clés pour trouver le livre. Avec l'aide d'Anya Brown, elles espéraient avoir l'autre bientôt. À condition qu'elle ait survécu à son voyage à travers les siècles.

— Sait-on si Eleanor Bruton avait progressé dans son interprétation ? demanda Diana.

— Nous pensons que non. Les filles que nous avons envoyées en Écosse ont fouillé le cottage de fond en comble. Elles ont trouvé des livres, mais rien d'autre d'utile. Beaucoup de signes indiquaient qu'Eleanor était négligente. La maison était dans un état abominable. Il y avait de la nourriture moisie, des draps sales sur le canapé du rez-de-chaussée.

Diana ricana.

— Je croyais qu'elle était censée être une femme au foyer accomplie.

— C'était si grave que les filles se sont demandé si elle n'était pas en train de perdre un peu la tête. Elles ont aussi trouvé beaucoup de cendres dans la cheminée, ce qui pourrait indiquer qu'elle brûlait ses notes.

— Elle avait peut-être peur que nous la retrouvions. Je l'espère. J'espère qu'elle était terrifiée.

— Je suis bien d'accord. Malheureusement, ça signifie que nous n'avons aucune idée de ce qu'elle a pu découvrir au sujet de la broderie ni des gens à qui elle a éventuellement parlé de ses avancées.

— Elle a passé tellement d'années à jouer les *tradwives*, son cerveau a pu s'atrophier.

— Il ne faut pas prendre nos désirs pour des réalités.

— Tu as raison. Espérons que nous pourrons apporter plus d'expertise qu'elle. Si elle est morte il y a une semaine, sa bande doit être au courant maintenant. Il y a déjà des répercussions ?

Charlotte secoua la tête.

— Non. Mais ce n'est qu'une question de temps. Les Caths vont agir, c'est certain. Par contre, nous ne savons ni quand ni comment.

— N'oublions pas qu'elles devront d'abord préparer le repas ou repasser les sous-vêtements de leurs maris ou de leurs pères. Comment ne comprennent-elles pas que renoncer à son indépendance humilie toutes les femmes ? Elles sont tellement moralisatrices ! Mon plus grand bonheur dans la vie serait de voir leur organisation s'effondrer.

— Le mien aussi, renchérit Charlotte. Mais c'est un fait qu'elles ont mis la main sur la broderie avant nous. Il ne faut pas les sous-estimer.

— Crois-moi, je ne les sous-estime pas, lui assura Diana. Mais j'effacerai le sourire suffisant de leurs visages, même si c'est la dernière chose que je fais.

★

Clio

Au cœur du West End londonien, à deux pas de la rive nord de la Tamise, bon nombre d'inspecteurs de police étaient réunis dans les caves du bar à vin *Gordon's*. Ils formaient une assemblée disparate. D'un côté, les vieux de la vieille, aux visages burinés et fatigués, dont certains avaient déjà consommé pas mal de vin, se ruaient sur les plateaux de fromages comme des mouches. De l'autre, des policiers plus jeunes, plus minces, plus en forme paraissaient déborder d'ambition. Certains d'entre eux ne connaissaient pas personnellement la sergente Lillian Shapiro, mais ils savaient que son pot de départ à la retraite était l'occasion de serrer des mains. Ils rêvaient d'atteindre un jour son grade, et son excellente réputation.

Pour les quatre membres restants de la brigade des arts et antiquités de Scotland Yard, la question était plus

personnelle : Lillian allait énormément leur manquer, surtout à l'inspectrice Clio Spicer. Elle se tenait en silence légèrement à l'écart du groupe, un verre d'eau pétillante à la main. Lillian avait été sa mentore depuis son arrivée dans la brigade, deux ans plus tôt. Clio ne bénéficierait plus de sa protection, et ça lui donnait l'impression d'avoir perdu une couche d'épiderme.

Les caves du bar à vin ressemblaient à un campement souterrain, creusé par des siècles de réunions : un dédale de petites pièces dont certaines étaient voûtées et si basses qu'un adulte pouvait à peine s'y tenir debout. Si ici ou là les coins étaient couverts de toiles d'araignée, il faisait trop sombre pour les apercevoir. La lumière vacillante des bougies qui donnait un peu de vie à ce lieu étonnant déformait les expressions des visages et éclairait les murs inégaux de la cave. Des coupures de journaux jaunies encadrées y étaient exposées, ainsi que de vieilles affiches de théâtre près du bar. Les chaises étaient en bois brun taupe, et des barriques faisaient office de tables. Dans le courant d'air de la porte, un homme aux cheveux blancs en costume trois pièces et pardessus chic était endormi sur sa chaise et serrait sa canne comme une crosse d'évêque.

Si les fantômes de Londres erraient dans la ville à la recherche d'un espace à hanter, ils devaient certainement se retrouver parfois ici, songea Clio. Et y échanger des informations en chuchotant, comme les gens l'ont fait et le feront toujours, le genre de discussion à voix basse que les inspecteurs s'efforçaient d'entendre. C'était pour ça précisément qu'elle aimait son travail.

Elle se tenait dos au mur et sirotait son eau, sobre et attentive comme un juge, tandis que ses collègues continuaient à se saouler. À l'époque où elle avait rejoint la brigade, Lillian lui avait conseillé soit de boire comme un homme et d'être sûre de pouvoir tenir le rythme, soit de rester sobre lors d'événements comme celui-ci. Clio avait choisi la seconde option.

Elle sentait que la soirée approchait de son point de bascule. La plupart de ses collègues avaient assez bu pour que les langues se délient et que les inhibitions disparaissent, englouties par les flammes des bougies ou lâchées sur le sol collant, où elles seraient rapidement piétinées. Bientôt, les mains d'un ou deux hommes deviendraient baladeuses – ils savaient tous lesquelles – et il n'y avait pas beaucoup de cibles féminines. Il était temps pour Clio de partir.

Elle se fraya un chemin à travers la foule pour dire au revoir à Lillian, mais ne parvint pas à la trouver. Clio alla voir aux toilettes pour femmes et tomba sur sa supérieure en train de se laver les mains. Leurs regards se croisèrent dans le miroir. Clio ouvrit la bouche pour la saluer, mais quelque chose de sérieux dans l'expression de Lillian la fit hésiter.

— Tu pars ? demanda Lillian.

Ses yeux étaient du même bleu acier que la Tamise.

Clio hocha la tête.

— Je viens avec toi.

— Mais c'est ta fête.

— Ils n'ont plus besoin de moi. C'est déjà un exploit pour moi d'avoir tenu aussi longtemps, et je dois te parler de quelque chose.

Dehors, Villiers Street était bondée, mais l'air était plus frais, et la température juste assez mordante pour être revigorante. Le bout de ciel nocturne visible entre les bâtiments était éclairé artificiellement : les lumières de la ville lui donnaient une teinte grise. Les vitrines et les réverbères conféraient des reflets dorés aux pavés mouillés et jetaient de longues ombres entre les pas des employés qui rentraient chez eux et ceux des fêtards qui se croisaient sans échanger un regard.

— Accompagne-moi un peu, suggéra Lillian.

Ça ressemblait plus à un ordre qu'à une proposition, même si elle n'avait plus d'autorité sur Clio, depuis que 17 heures avaient sonné. La jeune femme lui était bien trop redevable pour que ça la dérange.

Au bas de la rue, près des arches ferroviaires, l'entrée de la station de métro Embankment brillait. Au-dessus, les poutrelles blanches du pont Hungerford étaient illuminées en bleu et rose. Clio et Lillian coupèrent à travers la station et grimpèrent les marches pour rejoindre la structure. Des métros passèrent dans les deux sens dans un grincement de freins et un flou de fenêtres éclairées. Sur la rive opposée, le London Eye, la grande roue, tournait lentement, baignée dans une lueur cerise. Le fleuve sombre coulait à vive allure sous le pont, donnant de la ville un reflet agité. Alors qu'elles arrivaient à mi-parcours, une rafale souleva leurs cheveux, les extrémités de l'écharpe de Clio, la ceinture et les revers du manteau de Lillian. C'était agréable d'être au grand air après l'atmosphère étouffante du bar. Clio se dit qu'elle ne se lasserait jamais de Londres.

Lillian s'arrêta au milieu du pont. Clio et elle se rapprochèrent, sans se toucher, et se tournèrent vers l'est, vers la City. Une boule se forma dans la gorge de Clio et elle se sentit un peu vide. Lillian allait beaucoup lui manquer.

— Ça fait un moment que je me torture pour décider si je dois te parler de ça, commença la sergente. J'enquête sur un mystère depuis plusieurs années, de façon officieuse.

Clio lui jeta un coup d'œil surpris, parce que Lillian suivait toujours les règles à la lettre, et insistait beaucoup pour que les autres en fassent autant, mais son amie évita son regard ; elle fixait la Tamise comme s'il y avait quelque chose là-bas, dans le vent, dans l'eau, ou voilé par les lumières vives.

— Pour dire le vrai, c'est devenu une obsession. Ç'a l'a été pendant des décennies, et je pensais être arrivée à un point où je pouvais laisser tomber, mais il y a eu un rebondissement récemment, et j'ai compris que je ne pouvais pas renoncer.

Comme Clio ne savait toujours pas comment réagir, elle appliqua la méthode que Lillian lui avait apprise : elle se tut et attendit que son interlocutrice comble le silence et

lui permette de mieux saisir de quoi il retournait. Son cœur battait un peu plus vite que d'ordinaire.

— Tu te rappelles le fameux vol du British Museum en 1968 ? demanda Lillian.

Clio ne pouvait pas garder en mémoire les sept cent mille dossiers repris dans la base de données nationale des œuvres d'art et antiquités volées ou perdues, mais Lillian savait qu'elle avait une mémoire exceptionnelle, notamment pour les affaires inhabituelles, et Clio ne mit pas longtemps à mettre le doigt dessus.

— C'était une embuscade ? Une camionnette remplie de trésors légués au British Museum attaquée sur Russell Square alors qu'elle allait les livrer au musée.

— Tu te souviens de ce qui a été dérobé ?

L'inspectrice fronça les sourcils.

— Une collection de pierres précieuses, je crois ? Et un autre objet, beaucoup plus obscur… Un morceau de tissu, peut-être ?

— C'est ça. Un très vieux morceau de broderie qui appartenait à la même famille depuis plus d'un siècle. Avant qu'elle ne soit expédiée au musée, un des conservateurs a brièvement examiné le fragment de broderie. Il pensait qu'il faisait sans doute partie d'une ancienne reliure de livre, probablement la couverture. À partir du Moyen Âge, on trouve des exemples de manuscrits et de livres dont la couverture est décorée de tissu collé. Ils sont plutôt rares, parce que les textiles s'abîment très facilement. On en voit donc très peu. Les notes du conservateur sont brèves, parce qu'il était surtout spécialiste des pierres précieuses, mais d'après sa description, la broderie était complexe et belle, on y voyait cinq femmes ainsi qu'un motif de feuillages, quelques formes géométriques, et des éléments héraldiques qu'il n'a pas identifiés. D'après ses estimations, elle datait du quinzième siècle.

Clio se souvenait de plus de détails sur cette affaire, maintenant.

— Est-ce que la broderie n'a pas été endommagée pendant l'embuscade ?

— Un morceau a été arraché. Le chauffeur de la camionnette a été frappé à la tête, mais il a repris connaissance au moment où le voleur sortait la pièce de la boîte dans laquelle elle était entreposée. Il s'est jeté dessus et l'a saisie. Évidemment, elle était fragile, et elle s'est déchirée en deux. Le malfaiteur s'est enfui avec le plus gros morceau et a disparu sans laisser de trace. Le fragment que le chauffeur a gardé dans les mains représente moins d'un tiers de l'original et est exposé dans la galerie consacrée à l'Europe médiévale au British Museum. Cette broderie est connue sous le nom de reliure Everly, parce que la donation provenait de la famille Everly, mais c'est décevant. Il n'y a pas grand-chose à regarder. Pour citer la fille de Lord Everly : « Ce salopard de voleur est reparti avec la partie intéressante. »

Clio contempla le fleuve, les lumières scintillantes de la City de Londres, où beaucoup de leurs enquêtes commençaient ou aboutissaient. Le travail de la brigade des arts et antiquités était principalement centré sur la fraude. L'équipe traquait les mouvements d'argent et d'œuvres d'art à travers le monde entier, les agents étaient confrontés à des fortunes colossales détenues par des personnes puissantes, secrètes et dangereuses. S'ils avaient de la chance et se montraient suffisamment tenaces, ils parvenaient à déjouer les manœuvres et les écrans de fumée destinés à égarer les autorités. Les enjeux en tout cas étaient toujours élevés.

En comparaison, la broderie semblait n'être qu'une broutille.

— Pourquoi t'intéresses-tu à cette affaire ? voulut savoir Clio.

— Parce que je viens d'apprendre qu'une femme appelée Eleanor Bruton est morte.